

I

ARRIVÉE À LA TRENTAINE, j'étais dans une mauvaise passe et je vivais seule à Londres où je travaillais comme productrice de télévision à la BBC. L'homme qui avait été le centre de ma vie pendant dix ans, et que je m'étais apprêtée à épouser autrefois, avait fini par partir. Je suis rentrée un jour dans notre appartement d'Islington, et j'ai trouvé un mot sur la table qui disait : « De retour mardi. » Je savais qu'il ne reviendrait pas, et il n'est pas revenu. Je ne le désirais pas vraiment. Nous n'en pouvions plus. Malgré ça, je ne savais pas quoi faire. Je passais des soirées dans un fauteuil à lire et à boire des quantités de mauvais vin blanc. Je disais bonjour au frigo quand le moteur se mettait à ronronner. Un soir de réveillon, j'ai répondu à l'animateur de radio, lui souhaitant une bonne année à lui aussi. J'étais très déprimée. J'ai demandé à mon médecin de m'indiquer un psychiatre.

Le psychiatre consultait dans un hôpital. « Bon, pour commencer, on va bien noter votre nom », dit-il sur un ton

engageant. « Comment vous appelez-vous ? » – « Je m'appelle... je m'appelle... » J'étais incapable de dire mon nom. J'ai pleuré – un océan de larmes – tout le reste de la séance. J'étais trop accablée, jusqu'au plus profond de moi, pour pouvoir parler. De plus, ici en Angleterre, je n'étais pas au bon endroit. Mon nom était un fardeau pour moi.

Non que ce fût l'analyse du psychiatre. Je ne suis retournée le voir qu'une fois, mais je suis arrivée à me livrer un peu sur mes origines et sur ma façon de vivre. Il a finalement dit quelque chose qui a été comme une trouée dans le brouillard de mon inconscient. « Vous vous exposez à de grosses difficultés et, en essayant de reproduire la vie de votre mère, vous êtes en contradiction avec la réalité de votre propre vie », dit-il. Aussitôt l'idée formulée, j'ai réalisé que c'était vrai. Maman était assise dans le fauteuil de son appartement à Dublin, à lire et à boire. Et avant d'être assise dans le fauteuil, elle était au lit. Elle pouvait parfois s'aventurer à descendre jusqu'au pub en chancelant. Après ça, elle rentrait, titubante, pour retrouver son fauteuil. Et elle se couchait. Elle s'était appuyé la corvée de nourrir, d'habiller et de laver un enfant après l'autre pendant des années. Puis il n'y avait plus eu qu'un enfant sur les neuf. Mon père avait déménagé avec elle et cette petite dernière dans un appartement, et elle s'était posée là. Elle avait l'argent qu'il lui donnait (jamais assez pour

éteindre ses angoisses). Elle n'avait rien à faire, et il n'y avait rien qu'elle eût envie de faire, excepté boire et lire.

Et j'étais là – j'avais la moitié de son âge, je ne dépendais de personne, je n'étais ni fatiguée ni piégée par ma situation, j'avais un travail intéressant et bien payé, j'étais libre, en bonne santé et élégante à l'occasion. Toujours est-il que je reproduisais fidèlement l'univers dévasté de ma mère autour de moi.

Une des aventures de ma vie a consisté à m'affranchir de son exemple puissant et nuisible. Sur tous les plans. Rien n'a d'importance, sauf la passion, affirmait-elle. C'est ce qui avait eu de l'importance pour elle, et elle avait plus ou moins nourri le mythe du bonheur passionnel durant les dix premières années de son mariage. Elle n'accordait aucun prix à quelque autre forme de lien que ce fût. L'amitié ne l'intéressait pas. Si elle avait des pensées ou des idées, elle ne les évoquait jamais. Elle ressemblait plus à un animal timide en marge de la société humaine qu'à une personne qui y aurait vraiment vécu. Elle lisait tout le temps, non pas pour nourrir sa réflexion, mais dans le but délibéré d'échapper à toute réflexion.

Que lui était-il arrivé ? Son père – mon grand-père – avait écrit ses Mémoires : quelques pages au crayon dans un cahier ligné. Il faisait partie d'une fratrie de quatorze enfants qui

vivaient entassés dans une petite ferme. C'est peut-être parce que, comme ses frères et sœurs, il avait été obligé d'émigrer quand il était encore tout jeune et que jamais plus il n'avait retrouvé de famille, qu'il se souvenait de la maison de son enfance avec une émotion débordante. « Je vais tenter de vous décrire une scène familiale typique telle que je l'ai vécue au début des années 1890 », écrivait-il.

Père entrait dans la cuisine quand il faisait déjà nuit et se mettait à bricoler et à réparer – une chaise, une corbeille ou quelque barnais. Il chantait toujours quand il travaillait et avait un vaste répertoire de chansons, en anglais comme en irlandais. Les bébés dormaient déjà, et les cadets se lavaient les pieds dans une bassine en bois avant d'aller se coucher à leur tour. Après avoir récité le chapelet, les aînés devaient aller dormir. Mère enfilait une dernière aiguillée. Une lampe à huile était suspendue devant la fenêtre et on renforçait le feu de tourbe dans l'âtre avec un morceau de mauvais bois qui éclairait le buffet de telle sorte que les cruches et la vaisselle brillaient comme si elles avaient été illuminées. Parfois, quand il n'était pas occupé par son travail, père prenait le journal hebdomadaire et lisait à haute voix, surtout les nouvelles politiques, s'interrompant parfois pour donner sa propre interprétation des faits. Mère, tout près de lui, l'écoutait attentivement...

Ma mère, la petite fille de ce couple idéal, était tout sauf une auditrice attentive. Je ne sais pas ce qui s'est passé au fil des générations. Je ne pense pas que l'histoire puisse l'expliquer, que l'individu soit issu d'un moule dans lequel on aurait versé le contenu de deux cruches appelées Hérité et Milieu. Mais peut-être l'émigration a-t-elle modifié la relation entre femmes et enfants. Les enfants étaient endurcis très jeunes car ils étaient envoyés dans le monde avec leur valise en carton. Un instant bien au chaud dans la tribu, ils se retrouvaient l'instant suivant à descendre les marches d'une gare lointaine dans un monde qu'ils devaient affronter seuls. Sous une aisance de surface, ils ont dû rester des enfants. D'une certaine manière, pendant les années qui ont été déterminantes pour ma mère, il y avait trop d'enfants et trop peu de ressources. Elle était la femme la plus privée de mère qui soit.

Sa propre mère, d'après les brèves évocations qui ont jamais été faites d'elle, était coléreuse et énergique. Elle avait installé un atelier de couture dans le salon de leur maison mitoyenne en brique rouge de Clonliffe Road où elle cousait des linceuls pour les morts de la paroisse jusque tard dans la nuit. La tuberculose rend fiévreux, et elle mourait lentement de cette maladie. « Elle m'a lancé un fer à repasser brûlant à la tête », c'est tout ce que ma mère, maussade, a dit sur elle. « Elle disait que j'avais toujours le nez dans un livre. » Mais, à